

ANNIE ALMAND, UNE ÂME IRRÉDUCTIBLE DANS LA TOURMENTE

En cette période de déséquilibre mondial où il est permis de douter de la nature humaine, il est bon d'évoquer la mémoire d'êtres qui, même s'ils n'ont pas accompli ces actes qui font les manuels d'histoire, par leur exemple de constance dans le courage, « remettent les pendules à l'heure ».



DR

Annie Almand fut l'un d'eux, de ceux qui résistèrent à la torture pour ne pas mettre en danger leurs compagnons de lutte.

Le 30 juin 1944, Annie Almand a 23 ans. C'est une belle jeune femme au visage fin, au regard droit et intelligent, professeur de Latin, grec, français au collège de Lure (Haute-Saône). Elle apporte à la prison de Dijon un colis pour son frère Edouard, incarcéré par les Allemands pour ses activités de résistance (dans le réseau *Marco* qui sera plus tard affilié au SR *Kléber*). Pour lui, sa sœur est devenue une précieuse auxiliaire.

Dans le colis est dissimulée une lime. Celle-ci découverte, Annie est immédiatement arrêtée et inculpée de complicité.

Elle mourra dès son retour de Ravensbrück, le 23 juin 1945, mais aura le temps de raconter à sa famille les étapes de son calvaire, et son frère, lui aussi rescapé des camps, retranscrira fidèlement son témoignage.

Dès son arrestation, elle est interrogée par la Gestapo « 20 juin 1944.

... Voici la Gestapo, en voiture, rue du Docteur Chaussier (Dijon). L'interrogatoire dure des heures, toute la journée. Photos de tous les collaborateurs de mon frère, de son chef P.R. (Pierre Rimey), de sa femme.

- Je ne connais personne.

- Et celle-ci, tu la connais peut-être ?

- Oui, c'est mon frère.

- Que fait-il ?

- Il prépare Saint-Cyr. Oui, oui! répondent-ils dans un sarcasme.

- Dis-nous ce que tu sais; une belle fille comme toi! Tu iras en Allemagne et tu y mourras !

Mon haussement d'épaules déchaîna leur rage. Ils me pendent par les poignets, bras en arrière, à la façon d'un pantin jusqu'à ce que je perde connaissance. Ils me rament et recommencent...

- Parleras-tu maintenant ?

- Je n'ai rien à dire!

- Le cachot te fera changer d'idée.

- Je ne veux pas aller au cachot. Je n'irai pas !

Alors c'est la lutte avec les bandits, une lutte terrible. Cramponnée à la poignée de la porte, je résiste à tous les assauts des pattes qui essaient de me faire lâcher prise. Comment ai-je pu tenir et leur en imposer malgré tout ? Il était tard, l'heure du repas peut-être ? De guerre lasse aussi sans doute, mes bourreaux cèdent (2^e victoire). Ils ouvrent une porte et me jettent dans une cellule. Debout j'écoute; le bruit des bottes a cessé. Désespérée pour la première fois, je m'écroule sur le grabat et je pleure, pleure toute seule dans le noir (...)

Le lendemain, irruption de la Gestapo :

- Ta mère et ta sœur sont arrêtées, ta mère est là, écoute-la; tu peux apercevoir sa robe noire; dis tout ce que tu sais et vous êtes libres toutes les deux.

- Je n'ai rien à dire.

Ce n'était pas la voix de maman; la robe noire peut-être; mais ils ne se doutaient pas que je connaissais bien les souliers de maman; or c'était surtout les pieds que je voyais. Ils ne m'auront pas ! Cependant, je suis tracassée tout de même; il me tarde d'avoir un contact avec les détenues ; la présence d'une nouvelle est vite remarquée à la sortie dans la cour. Bien vite, je suis rassurée, leur grossière supercherie a échoué !

Dans la cellule, pleine déjà, où je suis introduite, point même de paille pour moi, nous sommes entassées sans souci de l'hygiène la plus élémentaire; c'est sale, repoussant même; pourrais-je sauver ma belle veste rouge ? La *magde* fait des rondes fréquentes; il ne faut ni se coucher ni s'asseoir, mais on l'entend venir ! Nourriture infecte ! Les colis de maman sont une grande joie mais ils durent peu : il faut partager ! Deux seules dévorent en cachette des gâteaux un soir que nous avons si faim. Comme nous les envions ! Elles n'en offrent pas; nous en pleurons presque comme des petits. Dans la suite, nous leur donnons autant qu'aux autres ; elles ont compris. Dévorées par les puces, l'estomac vide, nous chantons pour braver; nous arrivons à trouver aiguilles et fil ou coton des couvertures. Solange C. brode un carré, moi une ceinture avec ma devise « *Souffre et meurs sans parler* ». Courtes trêves à l'angoisse qui nous étreint et s'ajoute à nos souffrances. De plus en plus fréquents, le matin, dès l'aube, sont les appels. Ceux qui vont s'aligner contre le mur. Ceux qui vont tomber dans les bois, abattus d'un coup de revolver dans la nuque; ceux enfin qui partent en Allemagne (...)

Les alertes se multiplient. Oh! ces premiers bombardements, comme j'ai eu peur! Il a fallu presque me porter à la cave, c'était terrible ! Mais on finit par s'y habituer et les descentes à la cave deviennent une joie, source de nouvelles intérieures et extérieures, de bobards aussi. « La Résistance est là, à la porte. » Quel espoir, déçu hélas !

Un matin, appel pour la visite : le départ, une émotion certes. J'aperçois mon frère qui revient. Lui aussi va partir.

Je ne puis l'abandonner

4 août : dans cette nuit mémorable, grand branle-bas. Entassées dans des camions, nous quittons sans regret cette geôle infâme (qui était pourtant un paradis à côté de ce qui nous attendait). Notre train stationne en plein soleil jusqu'au lendemain soir à quatre heures. La Croix Rouge ravitaille, habille, exhorte : « *Les Alliés sont là, courage* ».

Joyeusement malgré notre accoutrement, nous quittons Dijon. « *Nous ne partons pas pour longtemps* », c'est le cri général. Un serrement de cœur en gare de Porte-Neuve d'où j'aperçois la maison de ma sœur. À Is-sur-Tille, nous mourons de soif : un peu d'eau sur le quai. Le convoi s'achemine lentement, tout est déjà coupé. Dans la nuit, bombardement de notre train; tout le monde se sauve à travers champs, mon frère est là, près de moi « fuyard », mais il ne peut marcher avec les chevilles enflées. « *Fuyons, essaie, la Résistance n'est pas loin.* » Impossible. Je ne puis l'abandonner, et, l'alerte passée nous réintégrons nos cages.

11 août : arrivée joyeuse à Romainville, accueillies par d'autres « politiques » venues de Fresnes. Je rencontre Ginette qui devient vite mon amie. Quel cœur ! Les déportés affluent. Marguerite S. fait aussi partie de notre petit groupe de jeunes, elle a 17 ans. Les Alliés sont aux portes de Paris, c'est la libération. »

Edouard Almand ajoute en note : « *Mes chevilles et jambes enflées, conséquence d'un mois de mitard dans l'eau et pratiquement sans nourriture. Les hommes furent dirigés sur Compiègne-Royaumont, les femmes sur Romainville, séparation déchirante où nous chantâmes en chœur Ce n'est qu'un au revoir... Ce fut beaucoup plus!* »



Vers Ravensbrück

15 août, Annie est déportée vers Ravensbrück.

Au matin, dit-elle, « par quel prodige, tout est prêt pour célébrer la messe ? Des fleurs ornent l'autel improvisé, un prêtre va venir... »

Tout à coup, ordre de départ. Pressées par les SS, entassées dans des wagons à bestiaux, nous voilà cette fois embarquées pour l'Allemagne... Quel voyage épouvantable! Sans air, sans lumière, sans eau par cette chaleur : un seul broc, un seul seau, source de luttes, de batailles, bien voulues par nos brutes. Les voies sont coupées, les arrêts fréquents. Où sommes-nous? C'est la nuit complète sous un tunnel ; que d'heures d'angoisse ! Allons-nous être bombardées, brû-

lées, ensevelies là-dessous ? Cris de terreur, de désespoir sans nom... Enfin le convoi s'ébranle, l'obscurité s'atténue, nouvel arrêt et, ô miracle, les cages s'ouvrent. Tout le monde dehors : un pont coupé devant la machine. Cette fois bien décidée à me sauver puisque mon frère n'était plus là, je repère, en traversant le village, une maison qui semble propice à notre évasion. B.D. et J.C. y entrent avant nous, impossible d'être quatre... un peu plus loin, nous allons entrer, mais... sur le seuil sont assis trois petits enfants ; il ne faut pas leur faire courir le risque d'être orphelins; passons et continuons la route vers notre affreux destin. Si j'avais su ce qui m'attendait, j'aurais tenté quand même...

Entassées de nouveau dans nos étuves, poursuit Annie Almand, nous roulons; par une fente du wagon, j'aperçois un lac aux eaux claires, aux ombrages magnifiques. Ces toilettes ! Ce monde heureux qui se rafraîchit ! Quelle hantise que ce lac durant tout mon martyre. Où était-ce ? En Allemagne sans doute. Puisque les glissières des wagons étaient un peu tirées, nous pouvions voir...et aussi mourir ! Lune de nous, qui regardait par cette fente, jette un cri terrible et tombe la tête fracassée par une balle. Nous ne nous battons plus pour cette place tant enviée... Après des heures interminables, le train stoppe. Folles de soif, de chaud, nous nous précipitons. Une piscine est là: permission de s'y baigner est accordée sur le champ. Plusieurs y plongent en combinaison ; aussitôt cris, hurlements, stupeur: du goudron ! les pauvres en sortent vite, et en quel état ? À la grande joie des SS qui se tordent littéralement de rire. Nettoyage impossible, on repart. »

21 août 1944

Arrivée à Ravensbrück - douche - prélèvement. Les premières qui passent reviennent les mains vides. Le bruit court qu'on nous prend tout. En hâte, nous dévorons tout ce qui est possible et rendons le reste inutilisable (...) Mais ma bague, ma chaîne d'or ! Elles vont être enlevées elles aussi. Vite une cachette sûre: un trou dans mes bonnes semelles de liège qui vont prendre l'eau désormais; tant pis ! Ce qui frappe le plus en arrivant au camp, - après l'uniforme rayé - ce sont ces belles filles qui ont une petite jambe atrophiée par des cicatrices monstrueuses; beaucoup la tirent péniblement ; nous sûmes plus tard qu'elles étaient *les cobayas*. On les appelait *les lapins*.

Où va tout ce monde, femmes, enfants, auxquels une serviette de toilette est généreusement octroyée? Comme nous les envions ! Bientôt nous apprîrent leur sort affreux: la chambre à gaz !

Le sabotage des paniers

Au bout d'une huitaine de jours départ en *kommando* de travail pour Torgau en Saxe. Là, nous faisons des projets de vacances ; nous comptons sur une capitulation rapide de l'Allemagne et ne croyons plus retourner à Ravensbrück, le camp de la mort. Nous sommes soutenues moralement et matériellement par des prisonniers français qui connaissent notre situation. C'est par leur intermédiaire que maman a su mon triste sort. Nous ne sommes que des Françaises dans ce camp; notre petit groupe se couche toujours pour ne pas travailler. Nous n'avons pas trop faim et beaucoup d'espoir. À l'usine, nous fabriquons des obus. Je suis préposée à la répartition des paniers. Le travail n'est pas pénible mais encore faut-il le saboter. C'est l'anse qui a « tous mes soins ». Aucune ne résistera au chargement du panier. Je vois trop mes beaux-frères, tous les soldats sous les obus que j'aide à fabriquer; cette pensée me rend malade. Le sabotage d'ailleurs devient général et, un beau jour, c'est une brusque sélection qui nous divise en deux.

21 août = arrivée à Ravensbrück, douche, prélèvement.
 vêtements (?) Les premières qui passent reviennent les mains vides; le bruit court qu'on nous prend tout en hâte, nous dévorons tout ce qui est possible et rendons le reste inutilisable, c'est difficile ! Nous nous acharnons sur les boîtes à coups de pieds pour les défoncer. Oh ! cette confiture d'abricots qui coule dans le sable ! Toutes nos bonnes provisions G.R., tant de choses délectables ! Quels regrets ! Ils ne les auront pas ! Ma bague, ma chaîne d'or, elles vont m'être enlevées elles aussi. Vite, une cachette sûre, un trou dans mes bonnes semelles de liège qui vont "prendre l'eau", désormais, tant pis ! Ce qui me frappe le plus, à mon arrivée au camp, - après l'uniforme rayé -, ce sont ces belles filles, fortes qui ont une petite jambe atrophiée par des cicatrices monstrueuses; beaucoup la tirent péniblement ; nous sûmes, plus tard, qu'elles étaient *les cobayas*, on les appelait "*les lapins*". Où va tout ce monde, femmes, enfants auxquels une serviette de toilette est généreusement octroyée ? Comme nous les envions ! Bientôt nous apprîmes leur sort affreux: la chambre à gaz.

DR



Détenues tsiganes dans le camp de travail de Ravensbrück

Retour au camp ; visite; la visite est la pire vexation ; on nous prend nos habits; nues, nous devons défiler, passer à l'épouillage. Que de fois cela s'est renouvelé! Combien notre pudeur en a souffert ! Évidemment nue et sans souliers, et « mes trésors » ! J'ai juste le temps de les enfermer dans un petit sac fait d'un chiffon blanc que je mets dans ma bouche. Mais c'est aussi visite des dents. De justesse j'arrive à glisser mon sac dans la main de G. qui a fini. Ouf ! Après le passage aux douches, P., S. et d'autres sortent complètement rasées. Il suffit pour cela d'un seul parasite. Effroi général ! Nous voici lavées. On nous distribue la tenue de camp: la robe de bagnard à raies bleues avec le triangle rouge et la *blocova* nous conduit au bloc *zû funf* (5 par 5). Ce refrain devait devenir une hantise.

Tout est plein, on nous entasse encore. Il y a là les *droits communs* et les *tziganes*; surtout celles-ci qui devaient nous



Kommando de travail de Ravensbrück

rendre la vie impossible. Tout ce qui est laissé sur la paille disparaît. Il faut tout porter sur soi ; malgré l'indigence de notre matériel, c'est un souci de tous les instants. Avec ces catégories, la brutalité est de rigueur. La ruée vers les lavabos s'accompagne de coups de pied et de poing. Pour faire sa toilette, des bassins où l'eau ne s'écoule pas; le *waschraum* est toujours inondé d'eau sale. Les cabinets, trop peu nombreux, sont infects. Là encore, les luttes deviennent souvent tragiques avec le gourdin de la *blocowa*.

Régime du camp : Lever à 3 heures - la sirène - Appel dans la nuit, le froid, alignement impeccable, immobilité absolue. L'attente dure quelque fois trois

heures, puis ils arrivent, comptent et recomptent de droite à gauche, de gauche à droite, se trompent et recommencent. En hiver, nos pieds restent gelés dans la neige glacée. Transies, nous n'avons pas le droit de faire un geste pour réchauffer nos dos gelottant.

Quand il pleut, nos vêtements ne sèchent pas de toute la journée, il faut le lendemain les remettre mouillés. Ces appels sont terribles et se renouvellent chaque jour avec la même cruauté. J'ai vu l'une de mes compagnes s'écrouler d'un coup de pied SS dans le ventre.

Après l'appel les colonnes se forment : 5 par 5 toujours. Les invalides (cartes roses) celles, plus nombreuses chaque jour, qui vont passer la visite, puis les tricoteuses : ce sont les personnes âgées, enfin les travailleuses du camp, les unes vont abattre les pins dans la neige, la pluie, obligées de tirer les racines avec leurs doigts, d'autres chargent des wagons de sable, les poussent, les déchargent. C'est à ce travail que je contracte une hernie et suis rouée de coups parce que le wagon a versé ! Avec le sable, nous comblons des marais, nous devons rester des heures dans cette eau, souvent glacée : les accès de fièvre sont fréquents. Au cours de ces travaux que nous exécutons le plus possible au ralenti, la surveillante, une grosse polonaise qui déteste les Françaises, cherche l'occasion de la *schlague* (...)

Les chiens sont aussi notre grande terreur, un délire pour les SS que d'entendre les hurlements des malheureuses aux prises avec les monstres. »

Annie découvre le « revier »

Pourtant, le moral, tient avec l'espoir d'une libération toute proche. Cependant, dès novembre, notre petite troupe dijonnaise est décimée par la maladie. Mademoiselle B., directrice du lycée, si belle, si imposante au départ que je n'osais l'approcher, est devenue une loque humaine malgré son « cran ». Je l'épouille pour lui éviter la tondeuse ; elle a perdu un de ses souliers tant ses jambes sont maigres... Elle chancelle avec un chausson de bébé au pied. Rongée par l'avitaminose, elle ne tarde pas à succomber. Sa secrétaire, toute jeune, la suit de près, emportée par la dysenterie. Les épidémies causent de grands ravages.

À ce moment, malade, grelottante de fièvre, je suis portée au *revier* (infirmerie) par deux compagnes. Pour une angine, je ne reçois qu'un cachet d'aspirine, mais j'apprends ce qu'est le *revier*. Aucun soin. Seuls l'appel et les corvées en moins; mais quelque chose d'horrible : le piquage. Un SS entre et désigne du doigt les victimes pour le crématoire. Évidemment, ce sont toujours les plus belles, les moins malades. La vue seule du bourreau révolutionne le *revier*, j'en ai vu sauter par la fenêtre, se sauver comme des folles.

Au sortir du *revier*, j'essaie de me glisser dans les trico-teuses, un mouchoir sur le tête pour me vieillir. C'est là que je rencontre M.H., elle ressemble à maman; bientôt je l'appelle ma mère ; elle s'est toujours montrée digne de ce nom qui pour moi résume tout.

La nourriture était de plus en plus inexistante. Tout au début, nous avions trois pommes de terre - cause de bien des luttes d'ailleurs -, maintenant le soupe est de l'eau où nagent quelques tranches de rutabaga, un quignon de pain sec ou moisi et, par hasard, un peu de margarine (10 g, note E. Almand) ! Tel est le régime.

Glacée, je suis obligée de donner quatre jours de pain pour un pull-over; une brosse à dents me coûte deux jours de pain, le peigne fin : un jour. Exploitation honteuse! La nature humaine se révèle horrible !

Février 1945

La faim devient terrible. C'est d'abord une souffrance effroyable que rien ne saurait exprimer, puis un malaise persistant et on n'a plus jamais faim, sans forces, prêtes à tomber.

Par ironie, sans doute, nous ne parlons que de cuisine. Chacune apporte ses recettes que beaucoup même copient, ce sont nos repas, nous sommes ainsi rassasiées, sinon nourries. La mortalité devient épouvantable. Tous ces corps blancs, nus, sont entassés pêle-mêle sur des charrettes que nous devons pousser. Le crématoire brûle jour et nuit; la sinistre fumée emplit le ciel ! (...)

Avec cela, de longues colonnes défilent chaque jour; les « bien » (?) portantes vont relever les ruines sous les bombardements. Les autres partent au *Yung Lager* (les

gaz!). Voilà Maryse, une superbe fillette de 12 ans, ma petite amie, pourquoi ne puis-je courir l'embrasser? Ses yeux sont suppliants; innocente victime.

Chaque matin, nous sommes obligées d'assister au repas des chiens qui dévorent de gros morceaux de viande... Nous voyons les colis s'amonceler. Tout le monde en reçoit peu ou prou; seules les Françaises n'ont jamais rien...

Tout est prétexte pour nous faire mettre « à plumes ». Une fois obligées de nous déshabiller, nues, nous traversons une cour et défilons devant le docteur et deux assis au fond du jardin pour passer la visite des dents... ! Les trois bandits et les ouvriers sur le mur, de rire et de se moquer ! Toutes les chairs pendantes de celles qui avaient eu de l'embonpoint, offraient un spectacle vraiment digne de moquerie, sinon de pitié ! Quand nous rentrons, nos hardes sont toutes mélangées, alors c'est encore la lutte; on remet n'importe quoi; mais les propres sont contaminées et il faut de nouveau s'épouiller, ce qui n'est pas une opération facile. D'ailleurs c'est la terreur perpétuelle, terreur de la vermine, de la schlague, des chiens, du crématoire. Pour moi s'ajoute un tourment sans fin : mes bijoux sont dissimulés dans mes cheveux ! Il ne fallait pas qu'un cheveu dépassât l'autre; c'était la tonte immédiate et... la découverte....

Les nerfs ont du mal à résister : tout est mis en oeuvre pour nous déprimer. Le journal du camp annonce un jour l'avance des Alliés et le lendemain le recul, la destruction ; nous les connaissons, certes. Nous souffrons quand même de ce manque de nouvelles vraies.

Prévenues que les *cartes roses* doivent toutes partir au *Yung Lager* (les gaz), je me range dans l'équipe des corvées. Il faut aller chercher et porter les bidons de soupe que je ne puis soulever, charger les wagons de sable, les pousser, les décharger, les relever s'ils déraillent. Entre temps, nous devons trier et ranger toutes les razzias de toute l'Europe, des trains entiers : vêtements, linge, vaisselle, argenterie, bijoux, tout un pêle-mêle hétéroclite. Les belles robes nous tentent bien; beaucoup portent l'étiquette *Rue de la Paix* ou celle des grands couturiers *Modes de Paris*. Le soir, au retour, c'est la fouille; malheur à celle qui n'a pas su résister à la tentation. Battue, elle va au Bunker avec de l'eau jusqu'aux genoux, à la ceinture ou au cou, suivant la gravité, doit rester debout, sans nourriture, pendant X jours. Peu en reviennent. (...)

Chaque jour la situation empire avec les convois transférés d'autres camps

Tous les jours, des convois arrivent: plus de place dans les blocs; au lieu de deux, il faut être quatre sur une paille; je suis tout au bout du grabat, toute recroquevillée sur les pieds des autres. Le matin je n'arrive pas à étendre mes jambes raides. D'ailleurs nous n'avons plus aucun repos; ce sont, sans motif, des alertes continuelles. On change



CICR

Des Françaises de retour de Ravensbrück

de bloc, la *blocowa* hurle, frappe, c'est l'affolement, la bousculade générale. Nous perdons nos légers mais rares et précieux biens. Le nouveau bloc est plein déjà d'étrangères qui repoussent les Françaises; seules les paillasses sordides restent. Une fois, j'échoue avec plusieurs de mes compagnes sur un grabat trempé, contre un mur qui ruisselle (encore mieux que dans la vermine) mais cette humidité nous glace. Les tremblements nous secouent jusqu'au jour. Un nouveau changement m'oblige à m'étendre à côté d'une tuberculeuse qui se meurt; je respire son haleine brûlante (...)

Mes belles petites amies anglaises ont disparu, deux blondes et mignonnes parachutistes. J'apprends qu'elles ont été pendues...

En mars, grande joie, retour de plusieurs compagnes. M.S. revient d'un *Kommando* terrible. Délivrée par l'avance russe, reprise, elle nous apporte des nouvelles vraies.

Pourtant, ma faiblesse devient grande, malgré toutes les privations que, pour moi, s'impose « ma mère ». Je vais quand même au travail pour échapper aux gaz; mes compagnes me soutiennent. Je tombe toutes les dix minutes en syncope; et, trop faibles, elles ne peuvent me relever.

Atroce vision : ce dragon noir qui me poursuit. La surveillante me repère et je suis désignée pour le crématoire. Misérable troupeau ! Nous sommes menées devant le camion où chacune se hisse. Un pied sur la marche, je me ressaisis: non, je ne veux pas mourir. Et je prends la fuite si brusquement, si vite, que personne n'arrive à me rattraper. Cachée toute la journée, je suis retrouvée le soir et assommée par une schlague en plein visage.

Ils ne m'auront pas!

La longue route du retour

31 mars 1945

Ici finit l'horrible cauchemar !

Mais il faudra encore vivre le retour.

2 avril : 9 heures : rassemblement. Nous sommes bien mille. Il en faut trois cents. Je suis prise. 3 heures : Douche, vêtements propres, visite du docteur. Bientôt la liberté.

3 avril : Hélas nous avons toujours des poux. Épouillage. Petites robes. Confiscation de tout ce que nous possédons.

4 avril : Redouche ? Vêtements propres, mais très laids! Quelle troupe!

5 avril : Nous partons aujourd'hui, nous sommes folles de joie.

Route à pied, et là-bas, sur la route, loin du camp maudit, des camions de la Croix-Rouge nous attendent. Adieu sales SS. Avons roulé pendant 500 km jusqu'à Hof. Berlin en ruines, folle de jouissance ! Les gamins jettent des pierres sur nos camions. Arrivée en Suisse, puis à Annemasse. Accueil inoubliable.

13 avril :

Je revois maman...sans commentaires...

(...) Qu'il fait bon dans ce lit douillet, au milieu des fleurs odorantes, choyée par une mère qu'on a tellement craint de ne plus retrouver (...)

Hourrah ! Loulou (son frère) rentre. Que de bienfaits Dieu répand sur nous. Nous sommes là tous les deux. C'est un miracle ! À genoux, prions et remercions ! »

8 mai : Victoire ! Ainsi s'achève le récit d'Annie Almand.

Dans un état de maigreur et de faiblesse extrêmes, souffrant de cancer, elle est soignée à l'hôpital Saint-Jacques à Besançon, mais ne peut survivre.

« Elle aimait tant la vie », écrit une de ses compagnes rescapées. « La vie est une source infinie de possibilités », avait-elle noté sur son carnet. « *Son idéal* », dit son frère : « *le beau, le bien, le juste. Une volonté inouïe...* ». Intègre, sans concessions jusqu'au bout, comme si, pour elle, la question ne se posait pas. « *Une belle âme* », dit le prêtre. Elle recevra la médaille de la Résistance, sera homologuée avec le grade de sous-lieutenant et proposée pour une citation à l'ordre de la brigade, où il est écrit : « *Jeune fille d'un ardent patriotisme, fut l'auxiliaire fidèle de son frère jusqu'à l'arrestation de ce dernier.* » Et, plus loin : « *Fit preuve en cette circonstance d'une valeur morale et d'un courage exemplaire.* »

Le nom de Annie Almand figure sur le Mémorial de Ramatuelle.

Marie GATARD

Administratrice de l'AASSDN